Tugan Sokhiev nommé directeur musical du Bolchoï à Moscou

Chefs

Tugan Sokhiev nommé directeur musical du Bolchoï à Moscou



Le chef d'orchestre d'origine Ossète Tugan Sokhiev (36 ans) qui continue de faire les beaux soirs du Capitole de Toulouse (en tant que directeur musical depuis 2008) vient d'être nommé directeur musical du Théâtre du Bolchoï à Moscou. Sa prise de fonction est immédiate mettant fin à une série de scandales et d'incidents malheureux survenus au Bolchoï dont les derniers rebondissements restent le renvoi du danseur étoile Nikolaï Tsiskaridzé (accusé d'avoir organisé l'attaque à l'acide du directeur artistique), puis le départ précipité de son ancien directeur musical Vassili Sinaïski (66 ans) en décembre 2013. Le contrat de Tugan Sokhiev au Bolchoï est d'une durée de quatre ans, soit jusqu'en 2018.

le Quatuor Jerusalem au TAP de Poitiers



Poitiers, TAP. Quatuor Jerusalem. Mercredi 22 janvier 2014, 20h30. Mozart, Smetana, Janacek … Le Quatuor de Jerusalem brille par un parcours discographique sans faute et des apparitions qui suscitent chaque fois la même admiration. A Poitiers, les quatre instrumentistes présentent un programme issu de leurs racines Mitteleuropa : l'un des derniers quatuors de l'autrichien Mozart et ceux des deux compositeurs tchèques, Smetana, le père spirituel de Dvořák auteur de la célèbre Moldau, et Janáček qui a ouvert les portes de la musique moderne de son pays. Le violoncelliste Kyril Zlotnykow joue un instrument ayant appartenu à Jacqueline du Pré et prêté par le chef israélien Daniel Barenboim (son époux).

Le Quatuor de Jerusalem à Poitiers

Alexander Pavlovsky, violon
Sergei Bresler, violon
Ori Kam, alto
Kyril Zlotnikov, violoncelle
W. A. Mozart : Quatuor KV.589
Leoš Janáček : Quatuor n° 1 La Sonate à Kreutzer

Bedřich Smetana : Quatuor n° 1 De ma vie



Découvrir la suite de la saison musicale à Poitiers… De février à juin 2014, la suite du calendrier des concerts classiques au TAP met en lumière le travail des orchestres maison, ceux auxquels le théâtre offre une résidence ou un asile privilégié pour l'approfondissement d'un projet : Orchestre Poitou Charentes, Orchestre des Champs Elysées, Ars Nova. C'est aussi la participation des ressources musicales locales fédérées autour d'un chantier prometteur ou d'un seul concert qui engage les forces vives du Conservatoire par exemple. Lire notre présentation de la saison musicale au TAP de Poitiers, 9 concerts événements jusqu'en juin 2014

CD. CPE Bach: Concertos &

Symphonies (Goltz, 2013)

CD. CPE Bach: Concertos & Symphonies. Berliner Barock Solisten, 1 cd DHM (Goltz, 2013). Employé frustré de Frédéric II à Berlin, puis directeur de la musique de Hambourg (à la succession du très admiré Telemann son parrain en 1768), le fils le plus doué de Jean-Sébastien honore la réputation paternelle grâce à ses partitions versatiles, audacieuses, caractérisées, fougueuses, emblèmes de l'esthétique Surm und drang et Empfindsamkeit, toujours d'une élégance suprême (celle qui inspirera tant Haydn et Mozart). Un corpus que l'on découvre enfin aujourd'hui… heureuse réhabilitation opportune pour les 300 ans du compositeur né en 1714, comme Jommelli et Gluck.



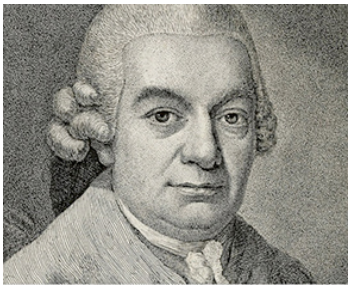
Les oeuvres retenues par **Gottfried von der Goltz,** ailleurs directeur musical du Freiburger Barockorchester,, réputé (à raisons) pour son engagement et l'énergie de ses lectures trépidantes, met en lumière, sur le mode concertant, l'art du dialogue et de la conversation musicale du fils Bach.

2 Concertos, pour flûte et pour hautbois révèlent un souci constant de la forme à la fois imaginative et équilibrée, aux confins du baroque tardif vers déjà cette distinction concertante qui annonce les grands accomplissements de Haydn et de Mozart dans la formulation proprement classique du Concerto orchestral.

Le Concerto pour flûte, serti de brillance sombre et grave, couleurs préromantiques qui en font tout le prix, date de 1747 ; il n'évoque pas la relation de CPE avec le roi flûtiste dont

le goût plutôt conforme et banal ne se serait guère accordé à cette pièce si nuancée et raffinée; même le plus tardif Concerto pour hautbois (1765, deux ans avant la période hambourgeoise) n'évoque en rien le goût de la Cour berlinoise où règnent les plus décoratifs Graun et Quantz. Les deux oeuvres d'une inventivité remarquable et qui interroge en profondeur l'inclination mélancolique du sujet, ont peut-être été jouées dans le cercle des musiciens professionnels de Bach. Il s'agit bien de » *mettre le coeur en mouvement* » plutôt que … de plaire à des oreilles banales.

Ici c'est moins le super soliste au clavier l'un des plus grands de son temps qui s'inscrit au panthéon de la musique pour clavecin (et clavicorde) que l'inventeur d'une forme pure, instrumentale, d'un fini inégalé, et d'un accomplissement singulier, à la fois mélancolique (sa vraie nature), expérimental et audacieux, libre, fantaisiste, viscéralement personnel. Avec CPE Bach se précise une claire conscience d'une écriture à la fois idéaliste mais aussi commerciale, jouant sur la virtuosité et la profondeur, le contraste et la surprise… **En témoignent les deux Symphonies ici sélectionnées parmi les 6 Hambourgeoises Wq 182.** Commandées par le baron Gottfried von Swieten, les oeuvres seront largement diffusées lors de son retour à Vienne où protecteur de Mozart et de Beethoven, von Swieten les transmet à tous ceux qui reconnaissent et goûte le génie qui les frappent : CPE Bach nourrit donc l'inspiration et la maturation de Haydn, Mozart, Beethoven. C'est dire l'immense place qu'occupe le fils Bach dans l'accomplissement du romantisme viennois.



Toutes en trois parties, les deux Symphonies étonnent par leur jaillissement spontané, une impression de naturel et d'audace énergique qui parlent manifestement au jeu des interprètes. Sous le feu ciselé du chef (leader au violon : il joue un Testore de 1690), de ses solistes, le tempérament collectif souligne sans lourdeur ni artifice toute l'ébullition foisonnante et

flamboyante d'un Bach vrai génie des enchaînements, des surprises, des décharges en tout genre. Pourtant malgré ce festival trépidant, la gravité, la profondeur, la sincérité ne font pas défaut. L'humour aussi (dont se souviendra Haydn). Une combinaison palpable qui fait toute la saveur de cette lecture, très recommandable pour les 300 ans de Carl Philipp Emanuel Bach en 2014.

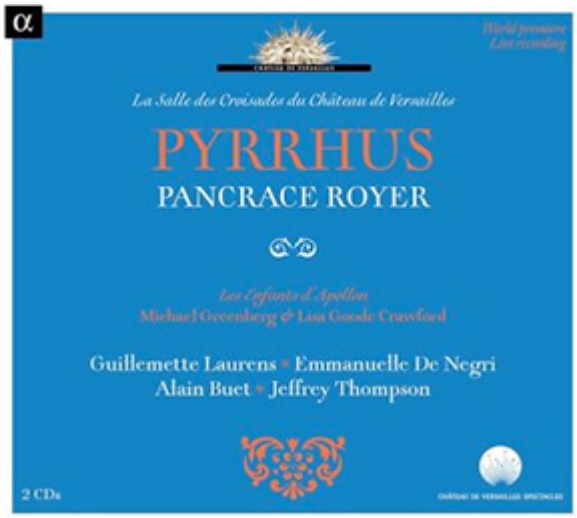
Carl Philipp Emanuel Bach (1714-1788): Concertos pour flûte et hautbois, 2 Symphonies Hambourgeoises wq 182. Berlinerbarocksolisten. Gottfreid von der Goltz (violon et direction). 1 cd DHM. Enregistrement réalisé en avril 2013 à Berlin.

DOSSIER Carl Philipp Emanuel Bach, spécial tricentenaire 2014

CD. Pancrace Royer : Pyrrhus, 1730 (2 cd Alpha)

CD. Pancrace Royer : Pyrrhus (1730). Les Enfants d'Apollon. Michael Greenberg, direction (2 cd Alpha). Après un précédent volume dédié à Dardanus (plutôt mitigé), autre prise live en provenance du Château de Versailles, voici un autre document saisi sur le vif, dans une autre salle du temple de la monarchie qui sut comme nul autre accorder musiques et architecture ; le Château de Versailles nous offre ainsi le concert de septembre 2012 réalisé dans l'illustre salle des Croisades, apport des années 1840 à l'initiative de Louis Philippe. D'une façon générale, le disque confirme les impressions vécues pendant le concert versaillais : interprètes discutables, direction absente, chœur et orchestre à la peine, mais quelques solistes sauvent cette recréation

qui elle, rend compte à juste titre, d'une partition admirable.



Cela commence très mal en partie à cause des choeurs, d'une mollesse inarticulée (n'est pas Les Art Florissants qui veut !)… Mais tout n'est pas perdu comme on le lira plus loin, certains solistes défendent haut leur partie, dans l'éloquence autant que par le tempérament ; dans le Prologue : Mars, Minerve qui se disputent la gloire d'instruire le Daupin récemment né et pour lequel fut créé l'opéra de Royer. Le Jupiter minaudant et vibré se range du côté du choeur : hélas il n'est pas à la hauteur de la partition dont la séduction doit venir d'une interprétation qui dépasse la seule aimable exécution.
La résurrection de ce Pyrrhus de Royer est de toute évidence, d'une grande pertinence ; après Lully (Achille et Polyxène, de 1687 sur le livret de Campistron), Pancacre Royer aborde lui aussi la figure de la noble princesse qui occupe le centre de l'ouvrage : tempérament tragique, c'est une femme admirable tantôt dédiée à l'amour d'Achille tantôt à celui de Pyrrhus. Sa loyauté, sa dignité jamais hautaine mais tendre et souvent bouleversante fait sa réussite.
Royer offre ainsi en 1730, la dernière tragédie en musique inspiré de Pyrrhus, dans l'histoire de l'opéra : avant que ne s'affirme le génie hors norme de Rameau, le turinois Royer est à Paris le protégé de Victor Amédée I de Savoie qui à la date de la création de Pyrrhus (le 26 octobre 1730) s'était vu confié la surveillance de l'Opéra par Louis XV. Le répétiteur et le souffleur de l'Académie royale de musique avait livré son propre opéra… sur l'un des sujets dramatiques les plus ambitieux. A 25 ans, Royer, suiveur de Campra, séduit le sérail, obtient même la validation de Destouches (le directeur

musical sortant de l'Opéra).
Dans les rôles principaux le jeune compositeur peux compter sur l'excellence déclamatoire et dramatique des deux monstres de l'opéra français (futurs champions de l'Hippolyte et Aricie de Rameau de 1733) : le baryton Chassé de Chinais et la soprano Marie Pelissier en Pyrrhus (Pirrhus dans la graphie d'époque) et en Polyxène… en dépit de leur engagement, les chanteurs ne purent sauver la carrière de l'opéra qui demeure un échec. Fautif principalement le poème froid, brutal, sec… selon les témoignages d'époque, mais la musique de Royer, elle, suscita l'admiration dans l'écriture des choeurs, la chaconne du II, la scène des enfers du III (intégrée à la reprise de Tancrède de Campra en 1764)… Déjà se profile ici la tension de l'architecture harmonique nouvelle revendiquée par Rameau, le grandiose des choeurs, l'italianità des passages purement instrumentaux. C'est aussi une écriture très habile des récitatifs qui sont admirablement ciselés … sur une langue directe, franche parfois brutal dont la sincérité fut a contrario source d'insuccès au XVIIIème.

Royer précurseur de Rameau
Pyrrhus, 1730

Reconnaissons cependant la valeur de la collection discographique initiée par le Château de Versailles : le choix de nouveaux ensembles pour défendre les titres retenus est louable : place aux nouveaux champions de la scène baroque. Si le principe est méritant, le résultat peine à la tâche ; Dardanus (par Pygmalion) était vert ; ce Pyrrhus souffre d'un geste lourd, qui tâtonne et manque de souffle comme de poésie (la fameuse chaconne du II est bien raide et plate, sans guère de souplesse). Dès le Prologue, on soupire hélas d'ennui. La musique n'y semble que convenable. Et les enchaînements s'essoufflent comme tous les divertissements et les interludes dansés : problème de tempi, problème de respiration et certainement de compréhension naturelle de la langue de Quinault. Du début à la fin, la prosodie patine, sonne

inaboutie en un geste pas toujours très sûr.



Heureusement les tempéraments psychologiques sont défendus avec ardeur par quelques solistes qui restituent la fine caractérisation des profils (belle vitalité des récitatifs en général) et des situations qui les éprouvent : parfaits de précision comme d'économie expressive, **Emmanuelle de Negri** (Polyxène, ailleurs partenaire des Arts Florissants) et dans une moindre mesure (articulation vivante et parfois diabolique de l'amoureux de Polyxène, Acamas) le ténor **Jeffrey Thompson** dont l'intensité du verbe s'avère bénéfique cependant pour l'intelligibilité du livret. Plus réfléchie et pondérée dans ses effets, **Emmanuelle de Negri** incarne un coeur droit et loyal jusqu'à son sacrifice ultime. A l'inverse : excessive, à l'articulation approximative, aux accents maniérés, **Guillemette Laurens** échoue dans le portrait de la magicienne éconduite Eriphile (Pyrrhus lui préfère la fille de Priam, Polyxène) : ses embrasements tombent à l'eau, et accordés au choeur infernal (indécis et mou) n'effraient en rien tout au long du III. Dommage : l'émission est basse, les aigus durs et serrés, la justesse constamment vacillante. Voici pourtant un profil féminin dévasté/agité, emblème d'une tradition d'enchanteresses noires héritées du Baroque, proche des Erinice (Rameau, Zaroastre) Arcabonne (Jean Chrétien Bach, Amadis), Médée (Vogel : La Toison d'or), Armide (Sacchini : Reanud), (Gossec, Thésée) : toutes magiciennes haineuses mais amoureuses impuissantes. Petite réserve pour le Pyrrhus d'**Alain Buet** qui ne nuance pas assez, ne diversifie pas suffisamment les couleurs de son personnage : toujours

uniformément héroïque, le baryton aborde l'ensemble de son rôle de la même façon, or du début à la fin, les situations révèlent des aspects très différents du caractère.

En dépit des réserves, le disque édité à l'initiative de Château de Versailles Spectacles remplit son office : témoigner d'une soirée à Versailles, surtout réhabiliter la manière préramélienne de Royer qui dans cette première mondiale absolue gagne malgré les faiblesses de l'orchestre, du chef, des choeurs et de certains solistes, une première reconnaissance totalement légitime. On ne cesse de penser à ce qu'aurait pu en exprimer William Christie et ses Arts Florissants (qui restent pour ce répertoire décidément inégalables). Plus qu'un plateau bancal, c'est essentiellement l'absence de vision claire de la part du chef qui amenuise la réussite de cette recréation. A connaître cependant pour la qualité de la partition.

Joseph-Nicolas-Pancrace Royer (1703-1755) : Pyrrhus. Tragédie en cinq actes, représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique le 26 octobre 1730. Livret de Fermelhuis.

Pyrrhus, roi d'Epire, fils d'Achille : Alain BUET (basse)
Acamas, prince du sang de Pyrrhus : Jeffrey THOMPSON (haute-contre)
Polyxène, fille de Priam, roi de Troie : Emmanuelle DE NEGRI (soprano)
Eriphile, princesse magicienne, fiancée de Pyrrhus : Guillemette LAURENS (mezzo-soprano)

Mars ; un des Euménides : Virgile ANCELY (basse)
Minerve : Edwige PARAT (soprano)
Jupiter : Christophe GAUTIER (basse)
Ismène, confidente de Polyxène ; Thétis : Nicolas DUBROVITCH (soprano)
L'Ombre d'Achille : Laurent COLLOBERT (basse)
Deux Euménides : Brian CUMMINGS (contre-ténor), Jean-Yves

RAVOUX (taille)
Une Nymphe de Thétis : Sophie DECAUDEVEINE (soprano)
Le Grand Prêtre : Paul WILLENBROCK (basse)
Un des Soldats : Olivier FICHET (taille)
Une Troyenne : Solange AÑORGA (soprano)
Un Troyen : Bruno RENHOLD (haute-contre)

Les Enfants d'Apollon. Michael GREENBERG, direction

Enregistrement réalisé sur le vif le dimanche 16 septembre 2012 – Salle des Batailles, Château de Versailles. 2 cd **Alpha** 953.

Claudio Abbado est mort

Claudio Abbado, chef milanais d'origine sarde, né le 26 juin 1933 s'est éteint ce jour à Bologne (Nord de l'Italie), à l'âge de 80 ans. De la génération des Carlos Kleiber ou Seiji Ozawa, Claudio Abbado a dirigé les plus grands orchestres du monde, pilotant La Scala de Milan (1968-1986), se dédiant à la fin de sa carrière au sein d'orchestres nouvellement constitués (la plupart à son initiative), dans le cadre de festivals qu'il a piloté également, à l'interprétation profonde et intime des oeuvres, favorisant aussi la professionnalisation de la jeune génération de musiciens.
Formé à Vienne, il est révélé à Salzbourg en 1965 dans la Symphonie n°2 » Résurrection » de Gustav Mahler à l'invitation de Karajan. Dès lors, ce choriste qui a observé la direction de Walter et de Böhm, n'a de cesse d'étudier les oeuvres choisies avec un acharnement exemplaire, prolongeant l'étoffe des plus grands tel Carlos Kleiber dont chaque lecture est l'accomplissement d'heures de travail pour la compréhension la plus juste des partitions.
Ses choix sont minutieux, ouverts à la modernité et à la création (ardent défenseur comme le pianiste Maurizio Pollini des œuvres de Luigi Nono). Mahler et Mozart restent ses

compositeurs fétiches : il a laissé la quasi intégrale du premier, au cd comme au dvd, frappant les spectateurs par la concentration et le recueillement quasi mystiques qu'il savait atteindre et nourrir avec ses orchestres.

Claudio Abbado est mort

Le chef d'orchestre Claudio Abbado est mort aujourd'hui lundi 20 janvier 2014 à Bologne.



A l'Opéra, travaillant avec de grands metteurs en scène (Ponnelle), Abbado apprécie Rossini (Le Barbier de Séville avec Berganza) et Verdi (Simon Boccanegra ou Don Carlos chanté en français) : toujours son élégance et son éloquence, soucieuse des équilibres, des dynamiques et des timbres servent essentiellement la clarté et la tension dramatique comme de plus en plus avec le temps, le sens humaniste des sujets et des situations. C'est dans le sillon de ce chambrisme serti de nouvelles couleurs qu'il devient directeur du Philharmonique de Berlin à la succession de Karajan en 1989. Période féconde pour l'artiste phare du label Deutsche Grammophon.**Récemment, Claudio Abbado qui se sortait d'un cancer** (comme l'atteste son physique

marqué lors du Requiem de Verdi retransmis à la télévision en 2000), a créé l'orchestre du Festival de Lucerne en 2003, où les meilleurs solistes des Philharmoniques de Berlin et de Vienne, et du Concertgebauw d'Amsterdam côtoient les jeunes instrumentistes du Mahler Chamber Orchestra (autre phalange qu'il a fondé en 1985, lui-même successeur de l'Orchestre des Jeunes de la communauté européenne créé dès 1978)).
A Lucerne, Claudio Abbado poursuit son exploration familière des Symphonies de Mahler, cycle qu'il dirige comme s'il s'agissait de son propre testament musical.
Monstre de travail, d'une finesse rare et d'une authentique humilité, Claudio Abbado laisse un héritage discographique et audiovisuel d'une richesse mésestimée, meilleur outil pour comprendre à présent sa gestuelle racée, faussement modeste. D'une pudeur qui se révèle pendant le concert, Abbado demeure un modèle incontesté. A l'époque des instruments d'époque, sa direction (sur instruments modernes le plus souvent), aérienne, transparente, intuitive offre le modèle d'une conception musicienne où le goût+, serviteur de la musique, s'impose devant toute autre considération. Engagé (nommé sénateur à vie en Italie), Claudio Abbado affirmait il y a quelques semaines : » la musique aide à mieux vivre ensemble « . Un dernier message auquel on ne peut que souscrire.

Claudio Abbado au disque :
Parmi nos coups de coeur : Le Barbier de Séville de Rossini précédemment cité (DG) ; le récital (Sehnsucht) de Jonas Kaufmann chez Decca pour son Wagner immensément humain (air de Siegmund de La Walkyrie) ; Don Carlos de Verdi : un Verdi éblouissant là encore de tendresse sincère, de lumineuse finesse à l'orchestre… (Decca).

Chez Deutsche Grammophon, sort le 17 février un nouvel album Mozart : 2 Concertos pour piano de Mozart avec une complice de longue date, la pianiste Martha Argerich (n°20 et 25). Avec l'Orchestre Mozart.

Illustration : Portrait de Claudio Abbado (1933-2014) © Kasskara pour Deutche Grammophon

---

Livres. L'Avant-Scène Opéra n°278. Rossini : Otello



L'Avant-Scène Opéra n°278. Gioachino Rossini : Otello. Le nouveau volume de l'Avant Scène Opéra s'intéresse à l'Otello rossinien (Naples, 1816), à l'occasion de la production événement avec Cecilia Bartoli programmée au TCE à Paris en avril 2014, elle même créée à Zurich en février 2012. Voici le cas emblématique d'un opéra méconnu, qui appartenant au cycle des opéras napolitains du jeune compositeur surdoué (il a à peine 23 ans alors), souligne combien le musicien avait à cœur de renouveler le genre lyrique, sur le mode tragique et pathétique. Outre les entrées et parties désormais traditionnelles de chaque Avant-Scène Opéra (livret intégral publié annoté scène par scène avec le guide d'écoute permettant de suivre l'action en identifiant les partis pris musicaux et les enjeux scéniques et dramatiques en jeu…), l'apport de la publication éclaire remarquablement ce en quoi l'ouvrage est d'une modernité rare, voire d'une violence (acte

III) déjà toute romantique, une intensité qu'avait bien comprise l'une de ses interprètes fameuses, Maria Malibran (après La Pasta) : n'hésitant pas à affiner encore, soir après soir, un jeu expressif et passionnel au mépris des bienséances (le témoignage de Delacroix est ici emblématique), toujours soucieuse de l'impact émotionnel de son personnage au moment du double crime de la fin.

Sommet tragique de 1816

Très intéressant également, le portrait du librettiste Berio, – le marquis Berio di Salsa, noble lettré engagé atypique à Naples, qui n'hésite pas à reprendre l'arche tragique du drame légué par Shakespeare.
Ce qui fait la force de l'Otello rossinien – en comparaison avec celui de Verdi par exemple, plus proche de la source Shakespearienne, c'est la violence et la barbarie avec laquelle est peinte la relation de Desdémone avec les hommes : son père Elmiro d'abord réticent à son mariage avec le Maure noir ; le fils du Doge qui l'aime, Rodrigo ; Iago lui-même amoureux de la belle, et enfin Otello (avec lequel elle s'est secrètement mariée) : l'ouvrage met en lumière l'impuissance et la passion fatale de l'héroïne qui affronte avec dignité une société phallocratique et cruelle.

A la lecture du présent ouvrage, on comprend la modernité et l'audace du livret, la construction de la musique, surtout dans l'acte III, véritable « modèle » du romantisme rossinien à l'époque. En 1816, Rossini fait montre d'une diversité de registres poétiques exceptionnelle : 1816 est aussi l'année de son triomphe dans la veine comique avec joyau buffa absolu, Le Barbier de Séville.
Un tel chef-d'oeuvre mérite ce dossier complet, captivant grâce à ses entrées multiples et complémentaires.

Sommaire

L'œuvre

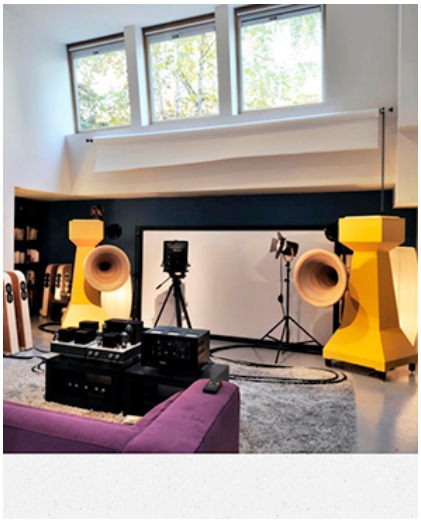
Points de repères
Hélène Cao : Argument
Hélène Cao : Introduction et Guide d'écoute
Francesco Berio di Salsa : Livret intégral italien
Laurent Cantagrel : Nouvelle traduction française
Regards sur l'œuvre
Paul-André Demierre : La carrière napolitaine de Rossini
Jean Cabourg : Desdemona et les trois ténors, profils vocaux
Céline Frigau Manning : Une panthère sur la scène romantique, Maria Malibran dans l'Otello de Rossini
Giuseppe Montemagno : Pérégrinations et fortune de l'Otello de Berio
Lady Sydney Morgan : Le salon du Marquis Berio
Stendhal : Un conte de Barbe-Bleue ?

Dossier sur la production d'Otello au Théâtre des Champs-Elysées (avril 2014)
Témoignages de Cecilia Bartoli, John Osborn, Patrice Caurier et Moshe Leiser, Jean-Christophe Spinosi
Revue de presse de la création de la production, par Tancrède Scherf (Opernhaus Zürich 2012)

L'œuvre à l'affiche. Recherche : Hélène Malard
Les grandes distributions au XIXe siècle
Otello à travers le monde (1964-2014)

L'Avant-Scène Opéra n°278. Gioachino Rossini : Otello.
Parution : 06/01/2014. 128 pages. ISBN : 978-2-84385-311-1.
Consultez le site de L'Avant-Scène Opéra. Options d'achat (27 euros), version PDF téléchargeable (25 euros).

080, huit zéro huit : le conseil hi-fi hors normes



HI-FI. 080 : un regard avisé sur le marché. Le conseil et la sélection d' un spécialiste font souvent la différence. Ils savent mettre en confiance… ce que propose aujourd'hui 080 (zéro huit zéro). Le marché de la hi-fi semble parfois inondé par une multitude de produits, certes de grande qualité, et par un grand nombre de magasins. Comment déceler la perle rare, le système qui épousera votre salon sans suivre aveuglement les nombreux conseils qui aboutissent, parfois, à un achat coûteux et impersonnel. Nous sommes ici persuadés que la rencontre avec un vendeur, de surcroît passionné, aux choix personnels, assumés, est déterminant. Pour tout mélomane désireux d'un peu d'intimité dans un local approprié à l'écoute et aux conseils avertis, nous conseillons Zéro Huit Zéro (Paris, 17ème ardt). La marque propose un site internet qui précise le profil du passionné à l'origine de cette aventure particulière ; c'est aussi un lieu d'accueil lui aussi original qui entend partager et transmettre sa propre vision de la hi-fi.

la sélection hi-fi de 080

Actuellement, un sublime système monté par Monsieur **Romain Grandadam,** l'hôte des lieux, nous a semblé particulièrement réjouissant. L'ensemble permet une reproduction musicale d'une éloquence sans égal, et pour tout type de musiques.

L’ampli DAC Stateline Amp 2 de Stein Music (« Référence Achat » de Haute Fidélité du mois de décembre 2013) : Un ampli d’une conception atypique d’un extrême raffinement propre en général aux bons amplis à tubes, intégrant un DAC avec entrée USB de qualité à 1998 € (et version Signature à 2698 €).



Les enceintes à pavillons Prime de Tune Audio (récompensées par un « Blue Moon Award ») : ce sont actuellement les enceintes les plus vivantes et les plus expressives du marché, compatibles avec tout type d’ampli, même peu puissant, à partir de 6900 €.



Plus d’infos et de produits sur le site 080

Du lundi au samedi : 01 83 92 57 74
par email : rg@080.fr
sur facebook : 080

Livres. Panorama du quatuor à

cordes par Bernard Fournier (Fayard)

Livres. Bernard Fournier : Panorama du quatuor à cordes (Fayard). Voici un livre incontournable qui prenant acte des trois volumes précédents constituant cette Histoire du quatuor à cordes que rédigea le même auteur, chez le même éditeur, dans un style accessible et un regard large et structuré. Legs des Lumières et terreau déjà propice à l'éclosion du sentiment romantique, le Quatuor méritait bien une Histoire en 3 volumes, mais exauçant notre attente, une introduction lumineuse qui donne envie d'en apprendre davantage tout en réalisant le défi de l'exhaustivité.

le quatuor de A à Z en 317 pages

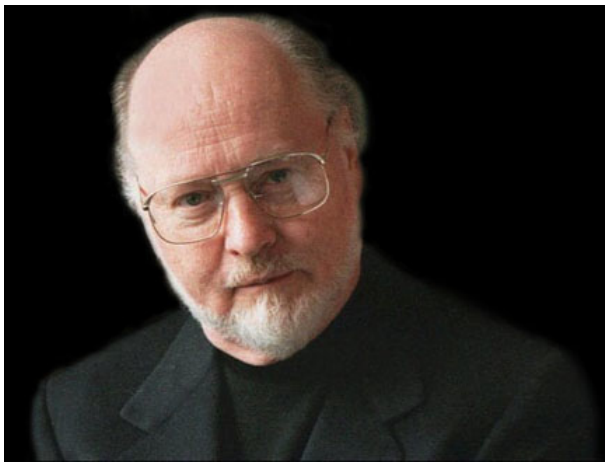


Le livre est donc une synthèse en 317 pages qui couvre les heures essentielles de l'histoire du Quatuor, ses caractères formels, et pour compléter la lecture, bénéficie en fin d'ouvrage d'un glossaire sur les termes de la technique musicale.
L'auteur avec la clarté et la pédagogie qui l'animent aborde donc les » spécificités » du quatuor (écriture quadripartite, sonorité / homogénéité, esthétique, acteurs…) ; puis suivant la chronologie, la période classique, premier âge d'or du genre (quatuors de Haydn et de Mozart, magistralement présentés, commentés, contextualisés) ; l'apogée avec Beethoven (les trois manières, formes et matériau, événements et violence, expressivité, survol des 16 Quatuors beethovéniens) ; puis essor du Quatuor à l'age romantique : Schubert (l'homme immobile), Mendelssohn (l'homme pressé), Schumann (l'homme fiévreux), Brahms (l'homme nostalgique…). Le lecteur accompagne ainsi les évolutions

métamorphoses d'un genre jamais édulcoré, vrai défi à l'inspiration de chaque compositeur : les Tchèques inspirés par le Folklore (Smetana, Dvorak…) amorcent un renouveau du quatuor qui se réalise et s'accomplit véritablement au début du XXè avec le déni de Stravinski, les acteurs de l'Ecole de Vienne (Schönberg, Webern, Berg, mais aussi Bartok (continuateur de Beethoven au XXème), mais aussi Janacek qui accomplit ce qu'avaient amorcé ses prédécesseurs Smetana et Dvorak. De la période 1900-1940, surgissent quelques grands phares d'un renouveau qui se précise. Enfin dans la période contemporaine, l'auteur repère et identifie certaines tendances : narrativité, théâtralisation (Carter), hasard, technique et technologie sonore (Manoury) ; et quelques acteurs remarquables (Amy, Lenot, Dutilleux… mais aussi Feldman, Nono,), avec un éclairage spécifique sur les » modernes classiques » : Chostakovitch, Britten, Henze… Panorama d'un apport bénéfique. Publication indispensable.

Livres. Bernard Fournier : Panorama du quatuor à cordes (Fayard). Parution : janvier 2014. 330 pages. EAN : 9782213677224. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC: 22.00 €

Concert Williams, Herrmann, Barber à l'Opéra de Tours



Tours, Opéra. Concert Williams, Herrmann, Barber, les 25 et 26 janvier 2014. Musique et cinéma au programme des deux concerts – les premiers de l'année 2014 de la saison symphonique 2013-2014 à l'Opéra de Tours-, des 25 et 26 janvier 2014.
Immersion tout d'abord dans le film de Hitchcock, **Psychose** grâce à la musique composée pour le film par **Bernard Herrmann** : l'impact du son à l'image frappe immédiatement l'imaginaire du spectateur, la fameuse scène du crime sous la douche gagne grâce aux cordes troublantes et menaçantes, un vrai climat d'angoisse et de peur. Le film d'Hitchcock n' a rien perdu de son aura comme l'indique le très grand succès de la nouvelle série Bates Motel qui rétablit l'enfance de Norman Bates, le fils schizo de Psychose… en soulignant en particulier, la relation fusionnelle de Norman avec sa mère.

Psychose, Star Wars : musiques du cinéma américain

Suit en fin de partie, le lyrisme échevelé de l'une des sagas les plus stimulantes au grand écran : **Star Wars** réalisé par George Lucas. C'est Steven Spielberg qui recommande Williams pour la musique de Star Wars… épique, sidérale, mystérieuse. **John Williams** a composé la bande son de nombreux longs métrages, tous des succès phénoménaux, soulignant l'impact de la combinaison son/images quand elle est réussie : Les dents de la mer (1975), Rencontres du troisième type (1977), Superman (1978), Les aventuriers de l'arche perdue (1981), L'Empire du Soleil (1987) qui marque l'apogée d'une inspiration couronnée par plusieurs oscars.
La musique de Star War remonte également à 1977. Williams composera ensuite la bande son de L'empire contre attaque (1980) puis La menace fantôme (1999). D'une sensibilité romantique et instrumentale, Williams opère comme Wagner, en

créant une totalité organique grâce au jeu des motifs musicaux (leitmotiv), lesquels caractérisent une situation, un personnage, un climat… thèmes de la force, thème principal, d'Obi-Wan Kenobi, de Luke Skywalker, de la princesse Leïa de Yoda, trompettes de la marche impériale… autant de motifs dont les tableaux visuels sont durablement inscrits dans l'imaginaire collectif de tous les cinéphiles.

Entre ces deux épopées symphoniques riches en suggestions visuelles, – un vrai défi pour l'orchestre dirigé par Jean-Yves Ossonce-, **le Concerto pour violon de Samuel Barber** : ainsi s'accomplit le triptyque américain du premier concert 2014 de l'OSRCT. Le Concerto pour violon de Barber date de 1940, portant parfois avec une fantaisie déconcertante, des inflexions nettement jazzy (mouvement 1).

Ce sont trois oeuvres nouvelles dans le répertoire de l'OSRC-T, pour une incursion dans la musique symphonique américaine.

Opéra de Tours
OSRCT
Orchestre Symphonique Région Centre Tours
saison symphonique 2013-2014

Samedi 25 janvier 2014, 20h
Dimanche 26 janvier 2014, 17h

Fanny Clamagirand, violon
Jean-Yves Ossonce, direction

Bernard Herrmann
Suite pour orchestre « Psycho »

Samuel Barber
Concerto pour violon, op.14

John Williams
Star Wars, Suite symphonique

Informations
Réservations

Illustration : John Williams, le génial compositeur de la musique de Star Wars, mais pas seulement … (DR)

CD. Pascal Dusapin : Morning in Long Island (Deutsche Grammophon)

CD. Pascal Dusapin : Morning in Long Island (Deutsche Grammophon). *Le titre de ce nouvel album du nancéen né en 1955, Pascal Dusapin, laisse envisager une évocation climatique, une manière de réflexion sur le temps et l'espace d'un instant inscrit dans la mémoire. Souvenir musical fixé par un déroulement musical en quatre mouvements, Morning in Long Island (2010) semble étirer le temps, ou précisément la ligne fait surgir par intermittences, la couleur de certains instruments faisant jaillir concrètement comme la présence recomposée des émotions vécues, bois, cordes (dont la harpe sur un tapis des violons) ; c'est la transposition d'un moment sur la plage, au petit matin, comme une aurore, flottement suspendu entre l'eau, le ciel, la mer … longue irisation où se mêlent aussi une certaine tension née de l'étrange et du mystère environnant.*

du mystère à l 'ombre : un atmospérisme varésien



Morning in Long Island est un paysage sonore où les éléments d'une introspection intime l'emporte sur le sentiment pur du plein air ; toute l'écriture enrichit en un filtre très évocateur, le principe de la réitération subjective. La pièce en quatre parties compose avec les deux autres partitions Reverso (solo n°6) et Uncut (solo n°7), les trois concerts pour orchestre qui redéfinissent dans l'univers dusapien, le rôle et le sens de l'orchestre.
Chung reste vigilant sur la transparence et la clarté d'une oeuvre façonnée par un architecte (avec souvent de grands lames de fond qui semble récapituler toute une existence passée), pensée croissante aux effluves organiques (la puissance des Interludes marins du Britten de Peter Grimes n'est pas loin). La conception originelle a le sens de la masse et de la texture, en n'oubliant jamais la claire coloration d'un spectre scintillant par son fini instrumental. Le chef réussit et l'ampleur et le détail, trouvant parfois (Fragile, Simplement) une éclosion sensuelle indiscutablement convaincante. Atmosphérisme, hédonisme formel portent une progression dramatique finement équilibrée.

Reverso comme Uncut précisent la réponse à la question de la ligne pure ; séparés des épisodes précédents, Reverso serait comme la note pénultième, celle qui s'autorise une libération des tensions antérieures et permet la révélation comme achèvement du cycle : longues déferlantes, travail sur le timbre et la couleur, déflagration (cependant très mesurées) aux cuivres (somptueux accents des trombones), tout semble à la fois s'organiser et se libérer dans un voile de brume évanescente… La fin de cette première pièce de presque 19 mn est emblématique, venue de l'ombre, retour à l'ombre, préservant là encore toujours la gravité intacte du mystère, comme une lente et inéluctable rétractation (Dusapin parle

même de marche arrière, de l'avant vers l'arrière, éclairant le titre Reverso, signifiant donc l'envers choisi pour le développement).

Avec sa fanfare noble du début (6 cors), **Uncut** prolonge l'univers énigmatique de Reverso dans le sens d'un développement qui ne résout pas les tensions en présence. Par son déroulement tout aussi progressif et mesuré, Uncut semble exprimer un monde qui ne marche pas en arrière mais semble s'écrouler sur lui-même ralentissant toujours plus, chaque basculement dans le vide. Le sens de l'espace, étirement vertical, complète l'étirement de Reverso.
La pensée varésienne de Dusapin atteint un nouvel accomplissement ici, entre gravité, tension, mystère et irisation du tissu orchestral. Si l'on pense écouter la musique d'un repli façonné de façon létal comme une fin du monde (les codas sont toujours murmurées), l'idée d'un recommencement toujours possible, qui jaillit toujours dans chaque mesure, apporte cette tension primitive et forte qui préserve la dynamique d'une musique viscéralement envoûtante. Du grand art, servi par un interprète soucieux de l'intimité et du recommencement (avec une réserve dans le swing syncopé sauvage et félin dont Chung ne réussit pas la transe libératrice ; est ce un problème de tempo en vérité ? Le compositeur ne devrait-il pas ici revoir sa copie ?). Superbe album néanmoins.

Pascal Dusapin (né en 1955) : Reverso, Uncut, Morning in Long Island : Fragile, Interlude, Simplement, Swinging. Orchestre Philharmonique de Radio France. Myung Whun Chung, direction. Enregistrements réalisés à Paris en 2010 (Reverso), 2012 (Uncut), 2011 (Morning in Long Island). 1 cd Deutsche Grammophon 4810786.